

Féminisme et féminité : formes de récupération

Maître de conférences, dr. Carmen Dărăbuș

Université de Nord de Baia Mare, Roumanie

Abstract: *Beginning with the Enlightenment and with the women's more free access to books, the feminine status has refused more and more explicitly the decorative-passive role in the society, even though this role has never been otherwise, the major difference lying at the level of the direct social manifestation. As early as the XVIIth century, Poullain de la Barre spoke about the fact that "the spirit has no sex", the feminine nature is specific, but not inferior, and women should have the same possibilities and rights to education. The Era of Preciousness (la préciosité) imposed the fashion of the literary salons moderated by women, a fashion which spread around Europe. In the XVIIIth century, Lady Miremont underlined the woman's vocation in education, her power to write something different or to be the heroin of sentimental stories and of domestic histories. The French Revolution brought the type of the citizen-woman, which became the starting point of a new femininity – the pursuit of the self-esteem, the pursuit of the self accomplishment. The governesses, then the elementary teachers, then the female teachers prevailed in France and Great Britain (despite the increased number of male teachers in the German schools); the British female teachers being the first analysts of the socio-professional divergences between sexes. The literature, as a sublimate artistic repository of the social, reflects evolutions and mentalities regarding the forms of manifestation of the femininity, and then the new types of femininity, which are incorporated into feminism. The French cultural space has had, not only once, the role of the initiator and accelerator of the woman's role and status on the social scene.*

Mots-clés : *histoire des idées, histoire des mentalités, représentations du féminin, féminisme, post-féminisme*

La tentative du féminin de dépasser son statut décoratif-passif – sans perdre sa féminité – a de profondes racines dans l'histoire de l'anthropologie culturelle. Dès l'antiquité grecque et romaine, quand les femmes avaient de petits ateliers textiles et de céramiques (beaucoup en prouvant un remarquable talent commercial), mais aussi des coterie intellectuelles exclusivistes, par exemple celle de l'île Lesbos - jusqu'à l'époque byzantine, quand les femmes sont devenues propriétaires des affaires (parfumeries, laiteries, elles faisaient des investissements dans la meunerie et même dans l'exploitation minière), l'évolution de leur statut est liée à l'occupation d'une place décente dans l'espace public. Exclues de la politique, elles se laissaient entraînées dans des disputes religieuses, étant de fines connaisseuses du domaine, avec tout ce qu'il suppose surtout comme coutumes mondaines. Elles fondent des monastères qui reçoivent le rôle social d'abri pour les femmes en difficulté ou qui désirent une récupération morale. Les aristocrates de Byzance soutiennent moralement et matériellement la rédaction des manuscrits. Le Baroque joint, dans un oxymore social, des attitudes opposées : d'un côté, il existait encore un vif intérêt pour l'image de la sorcière, avec toute l'hétérogénéité caractérisant cette époque protéiforme, et d'autre côté, Comenius parle de « l'égalité des intelligences », en soutenant que l'accès à la connaissance n'est pas conditionné par l'appartenance religieuse, mais par l'appartenance à l'espèce humaine, affirmation qui avait crié au scandale à l'époque, mais qui a cependant énormément influencé l'histoire des mentalités.

Après les progrès apportés par la Renaissance, les Lumières continuent le processus de l'ouverture dans le domaine des mentalités. L'intérêt masculin pour la féminité ne se réduit pas à la sphère domestique et érotique, mais « les médecins, les écrivains cherchent sa physiologie, sa raison, son éducation et son rôle social » [1]. A la longue, la structure sociale se modifie (l'aristocrate, la bourgeoise, la paysanne, l'ouvrière, la courtisane) et se manifeste sur une scène idéologique plus complexe. Au XVIII^e siècle, Poullain de la Barre dans *De l'Égalité des deux sexes, discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*, affirme, tout comme Comenius, que « l'esprit n'a pas du sexe », que la nature féminine n'est pas inférieure, mais spécifique par rapport à celle masculine ; en conséquence, les femmes devraient avoir les mêmes droits, les mêmes possibilités d'éducation. Ces idées progressistes ont pénétré en même temps avec les principes des Lumières, tout en radiant de l'espace français dans les autres pays européens, bien que dans les régions conservatrices aient été reçues avec réticence et bien filtrées. Des éléments de résistance avaient également

existé en France ; ainsi, des esprits instruits d'ailleurs, comme Rousseau et Roussel, insistent-ils sur l'idée de différence, en passant à l'idée d'infériorité. Diderot considère que le féminin est dominé par l'émotion et par l'imagination, jamais capable de devenir mûr par la raison – l'unique modalité correcte de se rapporter à la vie. A travers ces idées, la féminité et le féminisme sont mis en relation d'exclusion, et le féminisme sera provoqué à récupérer cette partie rationnelle dans la relation avec le monde, en dépassant les clichés de pensée profondément enracinés. Des assertions comme « la femme observe, l'homme raisonne » qui appartient à J.-J. Rousseau ou l'idée que la femme peut seulement appliquer les découvertes des hommes ou peut mettre en pratique leurs idées (opinions retrouvables dans la période contemporaine aussi) cantonnent une partie de la pensée sociale sur les coordonnées mythiques. Les femmes ne pouvaient pas prouver leurs potentialités car elles n'étaient pas soumises aux mêmes facteurs stimulants, elles n'avaient pas le droit aux mêmes expériences. Le personnage féminin est peu de fois véridique, étant ironisé, divinisé ou méprisé, déploré. A ses intentions de s'instruire, Molière répond avec les pièces *Les Femmes savantes* et *Les Précieuses ridicules*, les excès étant attribués aux femmes, incapables à discerner. L'auteur oublie que la littérature salonarde et ses initiatrices ont préparé l'apparition du Classicisme par l'importance accordée à la promotion de la langue littéraire. Donc, le pédant féminin français a construit le fondement de la parution d'un courant littéraire avec des réverbérations, mêmes tardives, dans l'Europe entière. Bien que l'avarice soit incarnée dans un caractère masculin, la causticité de l'auteur français est amplifiée quand il parle des femmes. Ce type d'attitude suit le goût de l'époque, mais, quand même, Molière croit dans la nécessité de l'instruction des femmes et dans leur droit de choisir leur partenaire de vie. La féminité n'a qu'à gagner en profondeur par le fait d'une réelle éducation, en dépassant le rôle de figurant en société. Les racines d'une telle hostilité se trouvent dans l'antiquité grecque, lorsqu'Aristophane, dans la pièce *L'Assemblée des femmes*, met en scène une oisive initiative féminine, les personnages féminins se travestissant en hommes. Tout finira comiquement, suite aux conflits provoqués par les femmes. Dans la pièce *L'Ecole des hommes*, Sganarelle et Arioste parlent de deux filles, Isabelle et Léonore, dont ils deviennent les tuteurs après la mort de leurs parents. L'équation est la même : du père au tuteur, ensuite au mari. Arioste synthétise les principes de l'époque concernant la manière dont l'homme se rapporte à la femme, qui reprennent ceux d'une Renaissance qui a désavoué la brutalité : « C'est plus difficile à garder la femme par oppression et injustice/ Et la terrible garde par verrous et barreaux/ Serve le devoir seulement leur honnêteté./ La masculine rudesse prouve seulement fierté ». Isabelle s'échappe à Sganarelle, pour rester avec Valère, l'homme choisi. Presque toutes les pièces mettent en discussion le problème social de l'option dans le mariage. Sganarelle est l'esprit moyenâgeux, tandis qu'Arioste a intériorisé l'idéologie de l'Humanisme. Dans *L'Ecole des femmes*, Molière reprend la problématique de l'éducation de la femme, esquissée dans *L'Ecole des hommes*. Arnolphe, construit sur la typologie de Sganarelle, élève sa fille « d'une manière saine » - donc totalement ignorante. Molière ne nie pas la nécessité de l'éducation, en encourageant ses lecteurs / spectateurs à entrer dans la profondeur des choses, plus que les coutumes de l'époque ne le permettent. La fausse éducation est une hypostase de l'obscurantisme, plus nocive parce qu'elle est moins évidente.

Au XVIII^e siècle, la raison de l'époque antérieure était perçue comme une tyrannie, et l'intérêt des auteurs tourne vers l'imagination et vers la sensibilité. Les salons littéraires continuent la tradition fondamentale du Baroque et de la Préciosité ; celui de la duchesse de Maine, celui de la marquise de Lambert, celui de Mme Geoffrin, Mme Deffand et Mlle Lespinasse qui influencent le siècle. Un grand succès a, au XVIII^e siècle, la littérature de colportage de la *Bibliothèque bleue*, qui représente les vices de l'humanité incarnés dans des femmes orgueilleuses, paresseuses, vilaines, manipulatrices – tant de défauts attribués au féminin, assez familiers pour le masculin aussi. La femme est démonisée afin de restaurer l'harmonie. Un avantage des Lumières est le fait que les mariages rangés sont dénoncés ; le mariage devrait être un contrat libre et annulable. Dans les milieux plus pauvres, les femmes

gagnent plus simplement et rapidement leur liberté par rapport aux coutumes du group social parce qu'il existe moins de normes pour régler le comportement. En même temps, elles sont plus vulnérables économiquement et plus soumises à l'échec social. Le XVII^e siècle prépare idéologiquement les Lumières ; c'est le moment de la parution des textes à teinte féministe écrits par Mlle de Scudéry, Mme de Sévigné, par Fénelon (*De l'éducation des filles*) et par Mary Astell qui, dans son ouvrage *Une sérieuse proposition pour les dames*, aborde le problème de l'instruction féminine. Au XVIII^e siècle, Mme de Miremont s'occupe longuement du *Traité de l'éducation des femmes* et la presse française et anglaise cherche un autre type de dialogue avec les lectrices, dépassant les petites histoires sentimentales et domestiques. L'époque des Lumières est l'époque de l'alphabétisation en masse – les monastères ne sont plus les seules endroits dédiés à l'éducation féminine. Des solutions alternatives apparaissent : les écoles publiques et l'éducation à la maison avec des précepteurs progressistes. Les résultats vont se voir par l'apparition des écrivaines ayant une éducation élevée, comme Mme de Staël (qui est l'un des auteurs du programme romantique français) ou Thérèse Heine. Les femmes des Lumières qui ont accès aux livres lisent plus que jamais, trouvant en lecture un appui, un refuge dans un monde où les hommes apprennent à communiquer avec elles de plus en plus sur un pied d'égalité. La féminité commence à prendre contour en dehors de l'hypostase de la soumission et de la fausse fragilité imposée par les coutumes, fragilité assimilée bien des fois à l'impuissance. Dominique Godineau observe qu'« être vue tenant un livre dans la main est, pour elle, une signe de distinction sociale » [2]. La Préciosité impose la mode des salons littéraires, mais maintenant des femmes comme Mme de Tencin, Mme de Lambert, Mme de Geoffrin, Mme de Châtelet, Mme d'Epainay deviennent de véritables modératrices, fréquentées par Voltaire, Diderot, Montesquieu. La mode des salons littéraires pénètre en Europe, dans les Pays Roumains aussi, comme catalyseur de la vie culturelle, tout en encourageant le progrès. Mme de Genlis et Mme d'Epainay rédigent des travaux intéressants sur des thèmes pédagogiques. La sensibilité n'exclut pas la littérature militante, qui remplace l'esthétique individualiste avec le général-humain. Les romans épistolaires tels que *Julie ou La Nouvelle Héloïse* de J.-J. Rousseau et *Les Liaisons dangereuses* de Choderlos de Laclos tissent leurs intrigues autour de l'initiation sexuelle et des pièges où les jeunes filles pourraient tomber sans une instruction adéquate. Le libertinage n'est plus un plaisir gratuit, une manière de vivre, mais un moyen de dominer les autres. La marquise de Merteuil, à côté du vicomte de Valmont, tisse avec habileté le filet des intrigues de la vengeance. Le masculin et le féminin se confrontent et se coalisent avec la même force destructive.

La Révolution Française promet un nouveau type de femme et de féminité : la femme-citoyenne, qui déteste la facile coquetterie et tout artifice de la séduction gratuite. Ce modèle sera importé en Amérique – point de départ d'une nouvelle figure féminine – qui cherche l'estime de soi, la transformation par ses propres forces, en refusant de vivre pour le plaisir des hommes. La maternité reste, en échange, une valeur importante. A l'instar de la Révolution Française, les femmes dépassent un point-clef, où elles gagnent l'indépendance juridique et civile. Comme partout où l'on parle de pouvoir, les hommes ne le craignent pas à cause des droits gagnés, mais l'idée de partager le pouvoir, à un moment donné, avec un univers dont ils ont plusieurs fois affirmé qu'il provoque de la peur. Le migration du milieu rural vers celui urbain pour trouver du travail est une forme légère d'émancipation des femmes, bien qu'elles ne fassent qu'à changer le milieu familial avec celui patronal. Le changement se passa vraiment quand elles seront payées pour leur travail. Seulement pendant les Lumières on prêtera attention à l'éducation et les familles bien situées chercheront des personnes instruites – non pas des ménagères - pour s'occuper de l'éducation de leurs enfants.

Dans la deuxième partie de XIX^e siècle, des filles provenant de la petite bourgeoisie, qui n'avaient ni fortune, ni beauté choisissent cette profession déjà institutionnalisée pour les femmes. La femme assume dès lors son identité publique, sans la cacher sous des

pseudonymes masculins ; ses désirs, sa condition de personne qui veut regagner une place digne est incarnée par le personnage Corinne du roman homonyme. Le personnage inférieur, lord Nevil, préfère à la fin de l'histoire, la compagnie d'une femme médiocre. Les salons qui catalysent et disséminent la culture ne sont pas le seul apanage des femmes françaises, mais les organisations charitables aussi - apparues comme répliques aux clubs masculins. Une telle organisation est *La société de charité maternelle*, fondée en 1788 par Mme de Fourgeret, qui a réussi à amasser des fonds importants pour la prévention des enfants abandonnés.

Le XX^e siècle estompe les aspérités du rapport homme-femme par une relative homogénéisation et par les simplifications apportées par la victoire de la science et de la technologie. Au début du XX^e siècle apparaissent des controverses concernant la nécessité de l'information sexuelle ; si les enfants avaient accès, par tradition, à l'information et à l'expérience, pour les adolescentes cela reste un sujet tabou. L'expression de soi les aide à découvrir seuls la sexualité, d'autant plus que le domaine des relations ne se restreint pas à la période précédant le mariage avec le partenaire conjugal rêvé. Après les courageuses introspections de XVII^e et de XVIII^e siècles, après Georges Sand, Colette fait un pas en avant sur le délicat trajet de l'expression de l'éros féminin. Le désir d'autoréalisation, le refus des adultes de communiquer réellement avec elles transforment les jeunes filles en militantes qui cherchent, d'une façon plus ou moins démonstrative, de trouver une autre manière de se rapporter à la société. Les relations mère-fille commencent à changer parce que la mère n'est plus perçue seulement comme une autorité, complémentaire à celle paternelle, mais comme une amie aussi.

Le féminin ne se rapporte plus, au début du XX^e siècle, strictement au domaine domestique ou pédagogique. Il cherche à comprendre son parcours dans des contextes plus complexes. Les écrivaines ne sont plus intéressées strictement à l'enchaînement causal entre l'événement extérieur et celui intérieur. Elles veulent se connaître par la succession des états de conscience, par la dissection de la succession des moments ayant de l'impact sur leur transformation. Si l'on a permis aux femmes d'avoir le statut officiel d'artiste, le rôle de penseur, de philosophe, d'explorateur dans le monde des idées reste encore l'apanage de la masculinité. L'engagement du féminin dans la société sur divers plans suppose une « philosophie » de ces relations, envers lesquelles la pensée masculine reste toujours méfiante, hostile ou ironique. L'existentialisme n'est pas intéressé à l'idée que dans des buts conclusifs ; il identifie l'homme par le parcours des transformations face aux événements de la vie, spontanés – donc crédibles. L'idée stérile ne parle que faussement ou partialement de la nature humaine.

Les questions que les adolescents se sont toujours posées trouvaient plus tard une réponse dans la profession (pour les garçons) et dans le mariage (pour les filles). Simone de Beauvoir dépasse l'esthétique dans la résolution de ces problèmes, en donnant un nouvel éclairage aux jugements concernant la condition du féminin et de la féminité, regardée dans le miroir du masculin – par Jean-Paul Sartre. La parution de son nouveau roman, *L'invitée*, la détermine de quitter l'enseignement, considérant qu'ainsi elle aurait plus des choses à dire, par-delà les limites de la pédagogie. Elle se forme premièrement d'une manière livresque, pour se pouvoir rapporter ensuite à l'existence en toute connaissance ; *Mémoires d'une fille rangée* est le livre d'un nouveau type de féminité, qui enrichit la vision sur le féminin dans la littérature européenne. Elle avoue plusieurs fois l'incapacité du microcosme familial d'absorber la personnalité, en n'étant qu'un modèle du macrocosme social, hostile par rapport à la féminité atypique : « Pour quoi j'ai choisi à écrire? Quand j'ai été enfant, je n'ai jamais pris au sérieux les griffonnages, ma véritable préoccupation était la connaissance [...]. Ma vie va être une belle histoire, devenue véritable au fur et à mesure que je vais la raconter » [4]. La seconde guerre mondiale a eu un sérieux impact sur l'auteure, qui affirme la nécessité de la sortie du monde livresque et la confrontation avec le fait existentiel. La mort de son amie Zaza Mabile bouleverse Simone de Beauvoir et devient un tournant dans ses rapports avec la vie : « Je n'étais pas féministe car je n'étais pas intéressée par la politique : je me soucie de

moins sur le droit de vote. Mais dans mes yeux, les hommes et les femmes avaient les mêmes droits et je prétendais entre eux une totale réciprocité... Généralement, la frivolité des liaisons, des amours, des adultères bourgeois me dégoûtait » [5]. Les conventions de la famille bourgeoise, les écarts acceptés par rapport aux conventions lui donnent un sentiment d'aliénation. Pour la majorité, l'intelligence équivaut à l'intériorisation et l'acceptation des conventions. La mort de Zaza, victime des préjugés et trop fragile à l'intérieur pour pouvoir s'opposer, est un moment-clef, de tournure dans la destinée de la femme-écrivain. On ne peut pas parler d'un féminisme agressif, susceptible de tomber en dérisoire, - que nous ne trouverons non plus dans la littérature d'Hortensia Papadat-Bengescu, influencée par cette nouvelle perception sur la féminité dans la première partie du XX^e siècle. La normalité de ses prétentions la rend crédible et acceptée. Après qu'elle se construise et s'identifie elle-même se rapportant à ses aspirations et à l'environnement, l'accentuation de la conscience critique la détermine se tourner vers les Autres, amplifiant le sentiment de la responsabilité. Si en avant on ne se posait pas le problème de la responsabilité et d'une vocation du féminin – ou, de toute façon, le problème n'intéressait personne à grande échelle – maintenant, la grande victoire est le fait que le résultat de la connaissance et de l'auto-connaissance est l'identification d'une vocation au-delà de la sphère domestique. D'une manière introspective, elle identifie les moments de sa transformation ; avant d'essayer se connaître elle-même, elle apprend l'instrumentaire de la connaissance à partir des expériences collective à valeur d'exemple. Elle explore toujours au-delà de l'univers de la famille, ayant l'intuition que, sans des rapports complexes, elle vivra la monotonie de ses prédécesseurs : « La littérature gagna dans ma vie la place occupée en avant par la religion [...] au lieu de vivre ma petite histoire personnelle, je participais à une grande épopée spirituelle. Plusieurs mois je me suis nourrie avec littérature » [6]. Elle préférerait une apparente solitude dans le monde des livres à la place d'une stérile camaraderie. De nouveau, l'intuition facilite la compréhension du fait que son attitude n'est pas banale et qu'elle va supporter les ironies, la résistance, la désapprobation des autres.

Le féminisme moderne a également connu des variantes diversifiées : celui libéral, qui militait pour l'élimination du sexisme dans l'éducation et dans le langage ; l'éco-féminisme – qui essayait de refaire la connexion interrompue entre la nature et la culture etc. Les féministes appartenant à l'école française de linguistique (et qui ont beaucoup influencé la pensée surtout dans les espaces francophones) proposent une nouvelle manière d'expression ; l'égalité, dans ce cas, par rapport à la manière d'expression masculine est vue comme une forme d'obéissance, de sorte qu'il est nécessaire « une écriture féminine pour les exprimer ». Dès 1953, Jacques Lacan ouvre une polémique avec la thèse « de l'inconscient structuré sur langage », mais Julia Kristeva s'efforce à prouver, pare contre, qu'il existe et qu'il exprime la « différence », en évitant les pièges d'un discours fondé sur la phallogocratie. Toutes les vagues doivent « déconstruire le réseau de sens par lequel la tradition culturelle masculine a configuré son identité [du féminin] » [7].

Pour conclure

L'anthropologie suppose des perspectives complexes concernant les choses et les événements, mais elle ne peut pas être considérée comme une méthode « complète » dans l'absence d'une perspective féminine, du point de vue de Celle qui a contribué à l'évolution de l'humanité : « La lecture offerte à la peinture va fonctionner ultérieurement comme métaphore du dilemme spécifique des femmes qui essayent s'insérer dans l'espace académique de l'anthropologie, dilemme issue de la difficulté du féminin d'assumer les prémisses d'une discipline articulée sur la relation *moi-autre*, dans le contexte où le sujet féminin est déjà *l'autre* par rapport à l'ordre patriarcal. Une conséquence de cet état de choses sera l'incapacité des anthropologues de négliger le problème de la position » [...]. Habituee longuement avec une place sociale périphérique, les réflexes d'une telle très longue histoire se

conservent encore. L’histoire de l’humanité a connu quelques mouvements sociaux qui ont changé son aspect : le remplacement du polythéisme avec le monothéisme, la délivrance, en étapes, des esclaves, l’égalité raciale, le mouvement du prolétariat, celui informatique, le féminisme complétant ces révolutions. Malgré les excès causés par l’effervescence des apogées de la manifestation, chacun a souligné un problème commun pour tout le monde : celui de la dignité. La période contemporaine, étiquetée « post-féministe », cherche à structurer, non pas par le combat, mais par la provocation du masculin afin de participer à la construction de cette nouvelle identité. La femme se trouve confrontée au besoin de concilier l’univers cognitif avec celui affectif, mission qui n’est pas du tout facile. Les vagues du féminisme : celle de la Renaissance (catalysée par Christine de Pisan – *Trésor de la cité des Dames*), celle rationaliste, du Classicisme et de la Préciosité, celle des Lumières, utopique-romantique, celle libérale (qui coïncide avec le mouvement réaliste et naturaliste), ensuite le féminisme du XX^e siècle et le post-féminisme influencent la culture européenne en fonction du degré de leur pénétration en divers pays, ayant comme point de départ un centre d’irradiation, qui a été, bien des fois, français.

Notes

- [1] Godineau, D., *Omul luminilor* (chap. *Femeia*), Polirom, Iași, 2000, p. 288
 [2] Ibidem, p. 301
 [3] Huerkamp, C., *Omul secolului al XIX-lea*, (chap. *Învățătoarea*), Polirom, Iași, 2002, p. 172
 [4] de Beauvoir, Simone, *Amintirile unei fete cumiți*, Ed. Amarcord, Timișoara, 1991, p. 38
 [5] Ibidem, p. 59
 [6] Ibidem, p. 98
 [7] Miroiu, Mihaela, *Convenio- despre natură, femei și morală*, Ed. Polirom, Iași, 2002, p. 163
 [8] Brădeanu, Adina, *Femei, cuvinte imagini. Perspective feministe*, Ed. Polirom, Iași, 2002, p. 210

Bibliographie

- Brădeanu, Adina, *Femei, cuvinte imagini. Perspective feministe*, Ed. Polirom, Iași, 2002
 Beauvoir, Simone de, *Amintirile unei fete cumiți*, Ed. Amarcord, Timișoara, 1991
 Beauvoir, Simone de, *Al doilea sex*, Ed. Univers, București, 1995
 Ciocârlie, Corina, *Femei în fața oglinzii*, Ed. Echinox, Cluj-Napoca, 1998
 Cournot, Jean, *De ce se tem bărbații de femei?*, Ed. Trei, București, 2003.
 Frevert, Ute (coord.), *Omul secolului XX*, Ed. Polirom, Iași, 2002.
 Frunză, Mihaela, *Ideologie și feminism*, Ed. Limes, Cluj-Napoca, 2004
 Dărăbuș, Carmen, *Despre personajul feminin. De la Eva la Simone de Beauvoir*, Ed. Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2004
 Gauchet, Marcel, *Dezvrăjirea lumii. O istorie politică a religiei*, Ed. Științifică, București, 1995
 Ghiddeanu, Tudor, *Percepție și morală în fenomenologia franceză (Maurice Merleau Ponty și Simone de Beauvoir)*, Ed. Științifică și Enciclopedică, București, 1979
 Godineau, D., *Omul luminilor* (coord. Michel Vovelle) - chap. *Femeia*, Polirom, Iași, 2000
 King, Margaret L., în *Omul Renașterii* (coord. Eugenio Garin) – chap. *Femeia*, Ed. Polirom, Iași, 2000
 Lancan, Jacques, *Funcția și câmpul vorbirii și limbajul psihanalizei*, Ed. Univers, București, 2000.
 Lipovetsky, Gilles, *A treia femeie*, Ed. Univers, București, 2000.
 Matic, Ljiljana, *Le mythe de la féminité entre Colette et Simone de Beauvoir*, Zbornik radova Instituta za strane jezike i Književnosti, Novi Sad, 1991
 Miroiu, Mihaela, *Convenio- despre natură, femei și morală*, Ed. Polirom, Iași, 2002
 Villari, Rosario (coord.), *Omul baroc*, Ed. Polirom, Iași, 2000.
 Yaguello, Marina, *Les mots et les femmes*, Payot, Paris, 1978.
<http://www.penelopes.org/archives/>